

ENTRE PAVLOV, FREUD ET JANET, ITINERAIRE D'UN GENTILHOMME RUSSE EMIGRE EN FRANCE : WLADIMIR DRABOVITCH (1885-1943)

Annick Ohayon

Dans **Bulletin de psychologie 2012/5 (Numéro 521)**, pages 479 à 485

1 En 1934, dans la préface qu'il donne au livre de Wladimir Drabovitch, *Fragilité de la liberté et séduction des dictatures*, Pierre Janet écrit : « M. Drabovitch est né en Russie, ce qui lui a permis de connaître des faits bien intéressants sur l'origine de la révolution bolcheviste et sur ses effets. Il a travaillé longtemps dans le laboratoire de M. Pavlov à l'Institut de médecine expérimentale de Petrograd, et il peut nous parler avec précision des recherches sur les réflexes conditionnés qu'il a étudiés chez le grand professeur de psychophysiologie. Toujours il a cherché à jouer le rôle d'un trait d'union entre la science russe et la science française dans le domaine de la physiologie et de la psychologie, toujours il a cherché à éclairer l'opinion française sur ce qu'était en réalité le bolchevisme russe » (Janet, dans Drabovitch, 1934, p. 8).

2 Ainsi, le grand psychologue français explique-t-il son intérêt pour cette œuvre, au demeurant assez singulière, et aujourd'hui presque totalement oubliée – François Furet y fait une rapide référence dans *Le passé d'une illusion* (Furet, 1995) et Bernard Pudal l'évoque également rapidement à propos des grands procès de Moscou (Pudal, 2006). Du point de vue de l'histoire de la psychologie, elle se révèle cependant tout à fait éclairante, du fait de deux dimensions intimement liées : celle de pont, de trait d'union entre la science russe et la science française, et celle d'information, pour le grand public et pour les psychologues, sur ce qui se passe réellement en Union soviétique dans l'univers de la science et dans la société civile, au cours des années 1920 et 1930.

3 Après une brève présentation biographique du psychologue russe, ce sont donc ces deux aspects de son œuvre que je souhaite explorer. Revenir sur la trajectoire intellectuelle de Wladimir Drabovitch permet aussi de mettre en évidence le rôle de l'émigration russe pour la psychologie française, ainsi que les premiers mouvements des applications de la psychologie à la vie sociale et politique.

Un gentilhomme russe émigré en France

4 En premier lieu, il convient de noter que Wladimir Drabovitch est arrivé en France avant la révolution bolchevique de 1917. Lorsque celle-ci éclate, il est mobilisé dans le corps des troupes russes en France. Une fois la guerre terminée, il choisit de vivre et de travailler dans le pays. Il n'a donc pas fait partie de la vague « blanche » d'immigration massive consécutive à la prise du pouvoir par les Soviétiques.

5 Il est né à Saint-Pétersbourg, le 7 mai 1885. Son père, le comte Wladimir Drabovitch, était conseiller d'état, et sa mère une des suivantes de la tsarine Alexandra. Il fait ses études à l'école des Cadets de Saint-Pétersbourg, il y apprend les langues étrangères ; il parle couramment le français et l'allemand – ce qui était d'ailleurs la règle dans les milieux

cultivés. Cela lui permettra, une fois installé en France, d'occuper des fonctions d'interprète et de traducteur.

6 Il fait des études scientifiques [1][1] Je n'ai pas plus de précisions à ce sujet. Je dois ces... Il a, par ailleurs, des activités politiques. Le jeune homme appartient à cette frange de l'aristocratie russe qui souhaite réformer et moderniser le régime tsariste. Il milite au parti K. D. (Parti constitutionnel démocratique), ce qui lui vaut un séjour forcé à la forteresse Pierre et Paul de Moscou, prison politique redoutable. Libéré grâce aux relations de sa mère, il doit s'exiler dans l'est de la Russie et en Allemagne (en 1906).

7 Au début de 1913, ses études scientifiques terminées, il entre comme collaborateur à l'Institut de médecine expérimentale de Saint-Pétersbourg, au laboratoire d'Ivan Pavlov, dont il devient l'assistant. Il s'initie à l'étude expérimentale des réflexes conditionnés. Ce séjour ne dure pas longtemps, comme l'écrit Janet, mais, en fait, une année. Il semble qu'il entre en France peu avant la déclaration de guerre, en avril 1914. Il restera en relation épistolaire très régulière avec Pavlov, traduira ses articles pour des revues scientifiques françaises (la revue de psychiatrie *l'Encéphale*, en particulier) et ce prestigieux sésame lui sera très utile pour se faire une place – plutôt modeste – dans la vie intellectuelle française.

8 Pendant la Grande Guerre, il est mobilisé dans les troupes russes qui combattent en France et fait fonction « d'agent de liaison au sens le plus large du terme » [2][2] C'est ainsi que Drabovitch, lui-même, présente ses activités... entre les militaires russes et français, et aussi d'interprète, fonctions qu'il garde lors des révolutions russes, celle de mars et celle d'octobre 1917, et qu'il continue d'assurer après sa démobilisation, dans la presse française.

9 De 1918, au début des années 1920, on ne trouve pas trace de ses activités scientifiques, bien que Janet, toujours dans la même préface, mentionne : « en France depuis 25 ans [3][3] Ceci est faux, car cela impliquerait que Drabovitch soit arrivé... il a constamment travaillé avec nous, au Collège de France, à la Faculté des Lettres et au laboratoire de psychologie de M. Piéron » (c'est-à-dire au laboratoire de physiologie des sensations) (Janet, 1934, p. 8).

10 Au cours de cette période, il travaille comme journaliste. Il collabore à *La France Libre*, *La Lanterne*, *L'Éclair*, *l'Intransigeant*, *l'Excelsior*, *le Petit Journal*, *le Réveil Économique* et *La République*, ainsi qu'aux revues *le Mercure de France*, *la Revue de Paris* et *la Revue Hebdomadaire*.

11 Diplômé d'études supérieures de la Faculté des Lettres, il obtient une bourse de recherche du laboratoire de physiologie générale du Professeur Louis Lapicque, à la Sorbonne. Il y travaille plus spécialement sur le rapport entre la chronaxie et les réflexes conditionnés, avec Albert et Berthe Chauchard.

12 Il semble que, pour vivre, et faute de poste stable à l'Université ou dans la presse, il doive mener de front des activités de journaliste politique et vulgarisateur scientifique, et ses recherches proprement scientifiques. Il se marie en 1928, à 43 ans, avec une Française, déjà veuve et mère de deux enfants. Ils auront un fils, Serge, en 1930, que son père commence à observer, dès les premiers instants de sa vie, selon la méthode clinique de Piaget, mais aussi selon celle des élèves de Pavlov qui ont travaillé sur des enfants : Krasnogorski et Ivanov-Smolenski. Il mentionne ces recherches dans un de ses premiers articles de psychologie : « Les réflexes conditionnés sociaux et la genèse des mythes » (Drabovitch, 1933). Nous

allons voir que ces premiers travaux coïncident avec ce qu'on pourrait appeler « le virage vers la psychologie de Pavlov ».

13 Pour en terminer avec ces éléments biographiques, mentionnons que Drabovitch a été naturalisé français en 1928. C'est surtout à partir de 1933, et de la prise du pouvoir par Hitler, que sa pensée politique s'affirme et le conduit à dénoncer, pour les démocraties libérales, le danger de toutes les dictatures, qu'elles s'exercent à l'Est ou à l'Ouest. Pendant la guerre, pour « conserver ses fonctions d'interprète et de traducteur » [4][4] Note biographique rédigée par Serge Drabovitch : « Quelques..., il s'installe à Vichy, où il retrouve une communauté d'émigrés russes. Malade du cœur, il meurt en 1943 d'une rupture d'anévrisme. Nous allons maintenant aborder quelques éléments significatifs de son œuvre scientifique.

Fragilité de la liberté et séduction des dictatures

14 Ce livre paraît au Mercure de France en 1934, avec le sous-titre « Essai de psychologie sociale ». Telle est bien l'ambition de l'auteur, à une période où la psychologie sociale est pratiquement inexistante en France, et où, selon lui, la sociologie se veut hégémonique. Drabovitch critique constamment l'impérialisme sociologique de Maurice Halbwachs et de Marcel Mauss, qui, selon lui, se révèle incapable de prévision. En ces temps incertains, où « l'insomnie du monde a commencé », peut-être la psychologie pourrait-elle tenter quelque chose. C'est ce qu'il va s'efforcer de faire en s'appuyant, du côté de la sociologie, sur Gustave Le Bon et sur Gabriel Tarde et, du côté de la psychopathologie, sur Janet et Freud, mais surtout sur Pavlov.

15 La création, par Pavlov et ses collaborateurs, en laboratoire, de névroses expérimentales chez les chiens, a conduit le vieux savant russe à s'intéresser à la psychopathologie humaine et à revenir sur les deux questions controversées, après 1918, de l'hystérie et des névroses de guerre.

16 L'expérience, plutôt cruelle, se déroule ainsi : on associe, chez un chien, un son avec une très forte excitation électrique, et un autre son avec une présentation d'aliments (de la poudre de viande). L'excitation électrique est si forte et si douloureuse que le chien crie et se débat, y compris lorsqu'il entend le son/signal de nourriture. On cesse alors les décharges électriques, et le son/signal de nourriture ne provoque plus qu'une réponse « normale », c'est-à-dire salivaire. Mais le traumatisme n'est pas aboli : dès que l'animal devient somnolent ou entre en état hypnotique, il recommence à hurler et à se débattre, comme s'il recevait des décharges électriques. Pavlov estime avoir reproduit, chez le chien, un état en tout point semblable à celui des névrosés de guerre, et démontré que les soldats, repliés à l'arrière, qui continuaient à présenter des troubles, n'étaient pas des simulateurs mais bien des malades psychiques, donnant ainsi raison à Janet et à Freud contre Joseph Babinski (Drabovitch, 1933, p. 51). Or, si l'on peut produire des névroses expérimentales, on peut aussi les guérir. Les expériences de Pavlov permettent de comprendre, à la fois, la formation des symptômes, mais aussi leur persistance et, enfin, leur disparition.

17 Dès 1924, Pavlov a fait une curieuse découverte. Revenant sur la malléabilité des réflexes conditionnés, il l'attribue, à la fois, aux conditions du milieu, au rôle de l'expérimentateur,

mais aussi au sujet lui-même. Il y a certains chiens avec lesquels on ne peut pas travailler en laboratoire car ils ont un fort « réflexe de liberté ». De même, certains chiens sont mélancoliques, d'autres serviles. Cependant, si, à force de travail, il est possible de faire d'un chien « libre » un chien docile, l'inverse n'est pas vrai. On ne peut pas apprendre à un chien docile à devenir libre. Drabovitch se saisit de ces notions pour les appliquer à la société humaine. Chez les humains, également, existe un réflexe de liberté, mais il est fragile et doit être éduqué dans le sens de l'autodiscipline. S'appuyant sur les travaux de Janet (la notion de force et de faiblesse psychologique, celle de besoin de direction chez les névrosés), et sur ceux de Tarde, qui, dans son ouvrage sur *Les transformations du pouvoir* (Tarde, 1899), développe, en les adaptant au monde contemporain, les idées de La Boétie sur la servitude volontaire, Drabovitch tente de démontrer que « la liberté humaine est fragile parce qu'elle exige la présence d'un réservoir de forces psychologiques et l'habitude de les utiliser pour se régler. Or ce réservoir subit facilement des oscillations, des chutes plus ou moins brusques de son niveau. À chaque baisse de ce niveau, la conduite de liberté devient difficile ou imparfaite, ou impossible » (Drabovitch, 1934, p. 145). En période de crise économique, morale et sociale, comme c'est le cas – Drabovitch met un point final à son ouvrage, juste après les événements de février 1934 – la tentation d'un régime fort et la recherche d'un « homme fort » prennent le pas sur la conscience libre. Aussi, à l'heure où la séduction des dictatures s'empare de la conscience collective, tout comme la dépression envahit la conscience individuelle, le psychologue russe croit-il fermement que les travaux de la science psychologique, plus spécialement ceux de Janet et de Pavlov, sont susceptibles d'être utilisés comme contre-feux et d'aider au sauvetage des nations civilisées : « Le sort de la démocratie et avec elle de toute la civilisation européenne se joue en France » (Drabovitch, 1934, p. 234).

18 Malgré les compliments appuyés que lui adresse Drabovitch, cette application directe de notions scientifiques à l'interprétation de la vie politique laisse le préfacier, Pierre Janet, dubitatif et circonspect. « J'ai toujours eu le sentiment que la science de la psychologie était à ses débuts, et qu'il était imprudent d'en tirer immédiatement des applications pratiques [...] je rêvais de préciser la psychologie sociale, d'abord par l'étude des délires de persécutions, des délires d'influence, avant de parler des applications à la politique. Mais la vie marche plus vite que nos lentes recherches. » (Janet, 1934, p. 17).

19 L'auteur a bien senti lui-même la valeur de l'objection et y répond en assurant, au grand maître français, que, peut-être, sa tentative est prématurée, mais que le temps presse, et qu'il vaut mieux faire une tentative imparfaite que de ne rien faire du tout.

20 Cet extrait de la préface est tout à fait représentatif de la position de Janet face à la vulgarisation et aux applications sociales de la science psychologique. On y décèle une réticence certaine, en partie surmontée par le sentiment d'urgence engendré par le contexte politique, là où d'autres, moins célèbres et moins timorés, tel Drabovitch, n'hésitent pas à se lancer. On retrouve la même réticence chez Janet, lorsqu'il prononce, en 1929, l'allocution inaugurale du premier Congrès international de psychologie appliquée, organisé par la revue pelmaniste *La psychologie et la vie*, dont Drabovitch est un rédacteur important (Ohayon, 2006, p. 151).

21 Dans le compte rendu de l'ouvrage qu'il fait dans *l'Année psychologique*, Henri Piéron se montre bien plus réservé que Janet. Il dénonce le mélange des genres : polémique, politique

et scientifique, tout en reconnaissant l'intérêt réel de la thèse. Il faut dire que, dans la dernière partie de l'ouvrage, Drabovitch se livre à une critique très violente du système soviétique, et de ceux qui se laissent prendre aux miroirs aux alouettes que ses dirigeants tendent à l'Occident. Il reviendra d'ailleurs sur ce thème dans son pamphlet sur « Les intellectuels français et le bolchevisme » (Drabovitch, 1937a). S'il ne saurait y avoir de bonnes et de mauvaises dictatures, celle des Soviets et de ses chefs Lénine et Staline lui paraît, à coup sûr, une des pires, car elle génère la famine, la misère et la terreur. Ce n'est qu'ensuite, dans cette typologie du mal, si l'on peut dire, qu'il range le régime national socialiste d'Hitler, et enfin le régime fasciste de Mussolini. En guise de solution politique, il milite pour une démocratie autoritaire, qui interdise les partis et les organes de propagande extrémiste. Sans le préciser, on comprend qu'il vise ici aussi bien les ligues d'extrême droite que le parti communiste français, et que l'on saisit mieux, de ce fait, les réticences d'un Henri Piéron, politiquement situé bien plus à gauche que Janet, devant un tel mélange des genres. En dernier lieu, Drabovitch critique violemment les pacifistes intégraux tel Alain ou Félicien Challaye, qui cherchent à « comprendre » Hitler et à éviter la guerre : « l'ombre des événements qui s'approche est déjà presque sur nous », écrit-il, de manière tout à fait lucide, en conclusion.

Freud et Pavlov

22 En 1935, Drabovitch publie, dans *l'Évolution psychiatrique*, un article consacré à une comparaison entre les idées de Freud et celles de Pavlov (Drabovitch, 1935). Le psychologue russe s'inscrit dans une déjà longue tradition inaugurée par son compatriote Nicolas Kostyleff, avant la guerre, mais aussi par un autre psychiatre russe, Ossip-Lourié. Ces auteurs ont cherché à donner à la théorie freudienne le substrat physiologique qui lui manque et, ainsi, à étendre la portée de la théorie de Pavlov à toute la vie mentale, et non seulement aux phénomènes élémentaires. Ces précurseurs sont d'ailleurs suivis dans cette voie par quelques psychanalystes : René Allendy dans son livre sur *La psychanalyse* (Allendy, 1931), Rudolph Loewenstein et Georges Parcheminey, dans un article sur la conception psychanalytique de l'hystérie paru dans *L'Encéphale* (1933), et Jean Frois-Wittman. Cependant, selon Drabovitch, les psychophysiologistes, Pavlov en tête, font beaucoup plus de pas en direction de la doctrine freudienne que les psychanalystes n'en font vers la réflexologie. Il souhaite que les psychanalystes ne restent pas dans leur tour d'ivoire et acceptent les enjeux d'une telle confrontation.

23 Si la vénération du psychologue russe à l'égard de son vieux maître Pavlov ne se dément pas, son attitude à l'égard de la psychanalyse et de Freud est plus qu'ambivalente. Dans son ouvrage de 1934, déjà cité, il écrit tout uniment « Le malentendu sur le freudisme vient de ce qu'on prend Freud pour un savant. Or, Freud n'est pas un savant. C'est avant tout un philosophe très systématique (qui s'ignora longtemps, il est vrai), un apôtre, un fondateur de secte et enfin un psychologue très pénétrant. Une fois qu'on a admis cela, on peut repérer, au-delà des exagérations outrancières, des idées très profondes » (Drabovitch, 1934, p. 99). Drabovitch se situe ainsi, relativement à la psychanalyse, sur un profil très « français », plus proche de ceux de Charles Blondel et de Georges Dumas que de celui de son compatriote Nicolas Kostyleff.

24 Dans cette logique, il se propose de montrer, dans cet article, que c'est le physiologiste qui se rapproche du psychanalyste et non l'inverse. À partir de ses expériences sur les névroses expérimentales chez les chiens, et à l'aube de sa 80^e année, Pavlov n'a pas hésité à redevenir étudiant pour établir le lien entre les dimensions physiologiques et psychologiques du comportement. Il a donc fait un stage, en 1929, à l'asile clinique Saint-Nicolas de Léningrad, et commencé à nouer un dialogue fécond avec les aliénistes de son pays et de l'étranger, sur les mécanismes de construction et de disparition des formations pathologiques de l'esprit. Drabovitch raconte que Pavlov, de passage à Paris en 1930, lui aurait dit textuellement : « Quelles que puissent être les exagérations et les erreurs de Freud, surtout en ce qui concerne l'importance du facteur sexuel, je ne me permettrai jamais de jeter une pierre sur lui, car, par ses idées de régression et de refoulement, il m'a beaucoup aidé à comprendre la dynamique cérébrale » (Drabovitch, 1935, p. 28). Quant à Janet, Pavlov a reconnu tout ce qu'il lui devait dans une « Lettre ouverte à M. Pierre Janet », parue dans le *Journal de psychologie normale et pathologique* (Pavlov, 1933), où il constatait la communauté des problèmes et des résultats de sa physiologie et de la psychologie du Français.

25 Freud, Pavlov et Janet pensent le fonctionnement mental en termes dynamiques, c'est-à-dire en termes d'énergie et d'équilibre entre des forces contraires, et aussi en termes économiques. Ce qu'il reste à certains psychanalystes à admettre, c'est que des interprétations en termes mécanistes n'excluent pas des interprétations en termes psychologiques. Au congrès des physiologistes de Rome, en septembre 1932, le vieux savant russe déclare : « Je suis convaincu que s'approche une étape importante de la pensée humaine, l'étape où le physiologique et le psychologique vont se fusionner réellement et où la pénible contradiction ou l'opposition entre ma conscience et mon corps va se résoudre et sera éliminée naturellement » (cité dans Drabovitch, 1937b, p. 68).

26 Ce que Drabovitch souhaite c'est que les physiologistes et les psychologues, qu'ils soient psychanalystes ou non, se rapprochent non seulement dans leurs déclarations mais aussi dans leurs travaux de recherche. Il place un grand espoir dans les avancées de la physiologie cérébrale, pour mieux comprendre le comportement humain, et développe cette thématique dans une série de conférences à la Société de physiologie, regroupées dans la brochure : « Les réflexes conditionnés et la psychologie moderne » (Drabovitch 1937b), en regrettant qu'il n'y ait pas en France, comme en Union soviétique et en Amérique, de laboratoires adaptés à des recherches sur les réflexes conditionnés.

27 Venons en, maintenant, à l'aspect plus directement politique des écrits de Drabovitch.

Les intellectuels français et le bolchévisme

28 En 1937, Drabovitch publie, aux éditions Les libertés françaises, ce pamphlet. Le sous-titre est : « La Ligue des droits de l'homme, le néo-marxisme universitaire. Quelques grands intellectuels : André Gide, Romain Rolland, et quelques autres ». Son but est de montrer comment les représentants les plus typiques des intellectuels français situés à gauche (ce qu'il nomme le néo-marxisme universitaire) ont réagi à l'avènement du bolchevisme en Russie, de dégager « le complexe d'idées et de sentiments qui étaient à la base de ces réactions », de les mettre en rapport avec certaines particularités de la vie intellectuelle

française, et surtout d'informer. Il s'estime particulièrement bien placé pour atteindre ces objectifs, même s'ils sont ambitieux, puisque, depuis son arrivée en France, il se tient au courant de ce qui se passe dans son pays natal et lit la presse soviétique. Il connaît aussi très bien l'autre versant ; en effet, depuis un quart de siècle, il baigne dans les milieux universitaires, politiques, journalistiques et littéraires français. Il précise que les guides intellectuels de sa jeunesse ont été Bergson, Durkheim, Levy-Brühl et, surtout, Jaurès, mais aussi que, comme tous ceux de sa génération en Russie, il a étudié à fond « les textes sacrés » des doctrines politiques et sociales qui ont été les « moteurs à explosion » des partis révolutionnaires russes : les textes marxistes et populistes.

29 Drabovitch estime que l'intellectuel, dont la fonction est de penser critiqueusement, devient aussi naïf et crédule que n'importe quel profane, s'il s'agit d'idées ou de dogmes répandus dans le milieu qu'il fréquente et si ces idées le satisfont affectivement, par exemple en faisant espérer, dans un avenir proche, la possibilité d'un paradis terrestre, qui serait le substitut du paradis céleste. Alors, l'intellectuel devient croyant comme n'importe quel croyant. Il se propose de démontrer cette thèse en analysant les positions des institutions et des personnes qui lui semblent les plus représentatives de cette posture à l'égard de l'expérience soviétique, c'est-à-dire la Ligue des droits de l'homme, Romain Rolland et André Gide, et enfin les auteurs de l'ouvrage collectif *À la lumière du marxisme* (Wallon, 1935). La thématique générale est une critique acerbe de l'engouement des intellectuels pour l'expérience soviétique, et de leur aveuglement devant la réalité de la dictature stalinienne. C'est uniquement sur le troisième volet de cette critique que je m'arrêterai ici.

30 L'ouvrage *À la lumière du marxisme* est né de conférences prononcées par des savants français, communistes ou sympathisants, dans les années 1933 et 1934 au Cercle de la Russie neuve. Tous revendiquent de se servir, chacun dans son domaine, du matérialisme dialectique comme méthode de travail scientifique. Il a été coordonné par le psychologue de l'enfance Henri Wallon, qui n'est alors que « compagnon de route » du parti communiste français. Wallon annonce, dans sa préface, qu'il cherche à rétablir la vérité sur les pays soviétiques, qui font l'objet d'une propagande à base de fables extravagantes et odieuses. La méthode choisie a été celle de l'enquête. Drabovitch interroge perfidement : « Sont-ils allés en Russie pour observer sur place les méthodes de travail des savants marxistes soviétiques ? Non. Ils leur ont adressé des questionnaires. Et ils ont obtenu de belles réponses ! » (Drabovitch 1937a, p. 89). Les sciences étudiées à la lumière du marxisme sont la physique, l'astrologie, la zoologie, la psychologie et la linguistique. Toutes les conférences sont, selon l'auteur, rédigées selon le même cliché : « tares du point de vue des savants bourgeois, excellence du point de vue de la Sainte Trinité (Marx, Engels, Lénine), un peu d'histoire des sciences, quelques citations de savants soviétiques assorties de commentaires élogieux, parfois avec de légères réserves, et, pour finir, laïus enthousiaste à l'égard de nos camarades de l'Union soviétique qui sont en train de..., etc., etc. » (Drabovitch 1937a, p. 80).

31 Seul le court article de Paul Langevin « Science et technique » fait exception par sa tenue et son ton. Après avoir critiqué l'article de Marcel Prenant sur « Les sciences biologiques et la société », Drabovitch aborde celui d'Henri Wallon, dont constate-t-il, dépité, il « ne peut rien dire » (p. 86). Il le regrette beaucoup, puisqu'il s'agit de la science qu'il connaît le mieux, la psychologie, celle où il serait le mieux placé pour juger de l'intérêt d'y appliquer le matérialisme dialectique. Or, malgré quelques « brefs passages d'aspect marxiste qui viennent dans le texte comme un cheveu sur la soupe » (p. 86), il n'a rien trouvé de tel.

32 Le sujet que Wallon a traité est celui des rapports de la psychologie avec la technique ; il y reprend des thèses qu'il a déjà exposées dans ses *Principes de psychologie appliquée* (Wallon, 1930). Et, bien que la plupart des considérations qu'il expose soient vagues et hypothétiques, Drabovitch accorde à Wallon qu'on peut soutenir tout ce qu'il dit sans avoir aucunement besoin des lumières du marxisme.

33 Même si la forme est peu aimable, sur le fond Drabovitch n'a pas tout à fait tort. À cette période, Wallon a déjà produit une partie importante de son œuvre. Sa thèse, en 1925, *Stades et troubles du développement moteur chez l'enfant*, et *L'enfant turbulent*, plusieurs articles pour le *Traité de psychologie* de Georges Dumas et pour le *Nouveau traité* (1930 : « Le problème biologique de la conscience ») et, en 1934, *Les origines du caractère chez l'enfant*. On peut, certes, repérer le fil rouge qui court dans ses travaux, c'est-à-dire l'importance du milieu social pour le développement de l'enfant, mais la psychologie qu'il a édifiée ne doit rien au matérialisme dialectique.

34 Drabovitch termine en établissant un parallèle hardi entre la tendance des marxistes outranciers à voir partout « des mobiles de classe », et celle des freudistes qui, eux, voient de la libido partout. Néanmoins, la seconde attitude lui semble bien moins dangereuse que la première, au nom de laquelle beaucoup de savants ont perdu leur liberté et leur vie en Union soviétique.

35 Avant de paraître sous forme de livre, une grande partie de ce pamphlet a été publiée dans le *Mercure de France*, en 1936, où il a eu un grand impact et a suscité une violente réaction des auteurs incriminés, en particulier d'Henri Wallon dans *La Commune*, de mai/juillet 1936. Ce dernier accuse Drabovitch de se faire du marxisme une conception retardataire, et d'ignorer l'immense mouvement et les progrès considérables des sciences en Union soviétique. La réponse de Drabovitch est cinglante. Dans un article qu'il avait déjà proposé à *La Commune*, qui l'a refusé, et qui paraît finalement au *Mercure de France* du 15 janvier 1937, il note que Wallon semble totalement ignorer le nombre de savants et d'écrivains soviétiques qui reçoivent, de la *Pravda*, des blâmes, des directives, des indications, voire des interdictions d'enseigner, dont certains, qui ont été cités dans l'ouvrage, sont depuis tombés en disgrâce.

36 « Il sera sans doute intéressant pour M. Wallon (et pour tous les psychologues français) d'apprendre la lamentable aventure de la psychotechnique et de la pédologie en Russie. Pendant quelques années, ces sciences appliquées étaient privilégiées. On dépensait de grosses sommes pour leurs laboratoires, leurs appareils... et les savants étrangers admiraient ces laboratoires. Puis, à un moment donné, la presse soviétique se déchaîna brusquement contre les psychotechniciens et les pédologues. On les accabla d'injures, on les proclama charlatans. On finit même par déclarer ces sciences inexistantes ! [5][5] Souligné par l'auteur W. D. Que M. Wallon se fasse traduire l'article de Kolbanovsky dans *Izvestia* du 21 octobre 1936 ! Le chef des psychotechniciens russes, le savant Spielrein est déporté en Sibérie, dans la malsaine région de Tourukhansk » [6][6] Dans le *Mercure de France*, 15 janvier 1937, p. 120. Il s'agit, en effet, du frère de la psychanalyste Sabina Spielrein, Isaac Spielrein, qui a été arrêté par le NKVD, en 1935, et déporté au goulag. En fait, dès la fin des années 1920, une véritable croisade contre la pédologie et la psychanalyse est orchestrée. Si ces deux sciences de l'homme ont pu, un moment, sembler propices à la construction de « l'homme nouveau », il n'en va plus de même à l'apogée de l'ère stalinienne, dans un contexte de

répression féroce. En 1932, le journal *Pédologie* d'Isaac Spielrein est interdit, ainsi que la revue psychanalytique *Imago*.

37 En 1936, après l'arrestation et la déportation de Spielrein, une résolution du comité central du parti communiste de l'Union soviétique, intitulée « Déviations pédologiques dans le système du Narkompros [Narkompros : commissariat du peuple pour l'éducation nationale] paraît dans la *Pravda* du 14 juillet 1936. Elle condamne les théories et les pratiques de la pédologie comme « pseudo-scientifiques, bourgeoises et antimarxistes ». De ce fait, toutes les organisations pédologiques sont interdites, la pratique des tests également, et les pédologues, s'ils font amende honorable, seront reversés dans le corps des pédagogues, sinon...

38 Il est intéressant de noter qu'il faudra, en France, attendre 1986 pour que le psychologue marxiste Jean-François Le Ny propose la traduction intégrale de ce texte à *Psychologie française* (n° 31, décembre 1986). Mais en 1936 et 1937, l'écho d'événements autrement graves, ceux des grands procès de Moscou, parvenait en France et troublait suffisamment les consciences pour que les psychologues français, en dépit des mises en garde de Drabovitch n'aient pas eu réellement envie de savoir ce qui arrivait à leurs confrères en Union soviétique. (Ohayon 2001). Pourtant, Henri Wallon connaissait bien Isaac Spielrein. Il l'avait rencontré en 1931, à la 7^e Conférence de psychotechnique de Moscou (Gouarné, 2007 ; 2012), à laquelle assistaient les plus éminents des psychologues scientifiques français. Cette conférence, fortement politisée, avait vu s'exprimer, pour la première fois, la doctrine des deux sciences, la science bourgeoise et la science prolétarienne, et avait provoqué un rude affrontement parmi les français. Dans le clan des « positivistes », Piéron et Henri Laugier, cette conception était inacceptable, alors que dans celui des « philosoviétiques » (Wallon et Jean-Maurice Lahy), il était tout aussi impossible de nier le rôle des engagements du savant. Il était assez improbable que ces derniers ignorent totalement ce qui se passait en Union soviétique en 1937.

39 Si le pamphlet de Drabovitch suscite polémiques et rejet de la part de ceux à qui il s'adresse et qu'il critique, il n'est pas difficile d'imaginer qu'il recueille les faveurs de la presse de droite et d'extrême droite. En mai 1938, dans *L'émancipation nationale*, Ramon Fernandez loue un ouvrage dont le jugement est « froid, discret, ironique, prononcé avec une calme courtoisie, mais terrible », et fait des avances non déguisées à son auteur. Cependant, si Drabovitch semble bien revenu des engagements socialisants de sa jeunesse, il n'en demeure pas moins un démocrate libéral et humaniste, et jusque dans les dernières années de sa vie, à Vichy, il refusera toujours de collaborer à toute œuvre de destruction de la république et de la démocratie.

Conclusion

40 L'oubli dans lequel a sombré l'œuvre de Drabovitch nous semble s'expliquer par ce « mélange des genres » qu'évoquait Henri Piéron. Pas plus en 1930 qu'aujourd'hui, on ne peut impunément se présenter comme un journaliste, un essayiste politique, un vulgarisateur de la science et un authentique scientifique, surtout quand ces dimensions se trouvent à l'œuvre non dans des écrits séparés, mais dans les mêmes textes (Piéron, 1940). Il n'en demeure pas moins que Wladimir Drabovitch, à la fois si profondément russe et si authentiquement français, se présente comme un témoin lucide et inquiet de son temps.

Mais il crie, d'une certaine manière, dans le désert, car ses contemporains n'ont pas envie d'écouter son message.

Notes

- [1]

Je n'ai pas plus de précisions à ce sujet. Je dois ces informations à son fils, Serge Drabovitch, que je remercie chaleureusement.

- [2]

C'est ainsi que Drabovitch, lui-même, présente ses activités dans l'ouvrage sur lequel nous reviendrons : *Les intellectuels français et le bolchevisme* (1937a).

- [3]

Ceci est faux, car cela impliquerait que Drabovitch soit arrivé en France en 1909.

- [4]

Note biographique rédigée par Serge Drabovitch :
« Quelques souvenirs de mon père, Wladimir », inédit.

- [5]

Souligné par l'auteur W. D.

- [6]

Dans le *Mercure de France*, 15 janvier 1937, p. 120.